

Extrait de *Dialogue avec Alain Bosquet*, Fayard, 1995

Une certaine défiance générale, propagée un peu partout en Occident vis-à-vis des écrivains des ex-pays de l'Est, parut devoir alimenter ce courant morbide. On assista à des épisodes consternants. Je n'en rappellerai qu'un : en 1991, je fus attaqué dans le journal *Le Monde* par un certain Nils Anderson. Or, savez-vous qui était ce Suédois ? Le traducteur, éditeur et distributeur des œuvres du dictateur albanais Enver Hoxha à l'étranger ! Autrement dit, un agent des communistes albanais ! C'est pénible à dire, mais on offre souvent des tribunes à n'importe qui quand il s'agit de salir des écrivains.

C'est encore plus impardonnable de voir certains plumitifs, mi-écrivains, mi-journalistes, se pavaner, le jabot gonflé, dans tel ou tel pays délivré du communisme, pour dispenser leurs conseils à la ronde. Nul ne les écoute chez eux, ils sont bourrés de complexes, mais c'est précisément pour s'en délester que ces bateleurs débraillés s'estiment en droit de traiter de la culture des autres peuples comme s'il s'agissait de Zoulous ! Ils s'adjugent un rôle d'arbitres, comme les colonialistes d'antan, crachant sur les vraies valeurs, portant au pinacle des non-valeurs, dans l'illusion de jouer les démiurges, mentant effrontément, profitant de ce qu'ils ont une caméra à la main, de ce que le pays n'est pas connu, qu'il est pauvre ou traverse une crise spirituelle. Et, comme toujours, les cibles préférées de ces voyous sont les écrivains reconnus.

Lettre à Ismaïl Kadaré, Nils Anderson, *Le Monde*, 19 décembre 1990

EXPRIMER en quelques lignes ce qui nécessiterait développements et références ne peut qu'apparaître partiel et partial. Pourtant, il est difficile de ne pas se montrer étonné quand tu dis que tes raisons de partir "*mûrissent depuis le printemps*". Au risque de choquer, je dirais que faire ce choix en 1990 peut avoir quelque chose de dérisoire. Il n'est pas très sérieux de dire que c'est entre ce printemps et cet automne que tu as "*perdu tout espoir de contribuer de l'intérieur à un adoucissement du régime*". Tu as certainement lu quelque part que les hommes sont des êtres infiniment complexes, et qu'il faut accorder le maximum d'attention et de temps à bien les comprendre pour les orienter, car ce sont eux qui font les révolutions et les contre-révolutions.

Il y a eu des critiques à l'encontre de tes livres, cela est vrai ; mais dire que ces attaques ont pris fin sur une simple considération d'Enver Hoxha, c'est là réduire étrangement les faits. On ne peut escamoter pourquoi Enver Hoxha a défendu tes livres ; il les a défendus en soulignant que si tes romans n'étaient pas des romans de réalisme socialiste, leur qualité littéraire les rendait importants, surtout, tu enrichissais la langue albanaise qui, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, n'avait pu être librement enseignée du fait de l'occupation ottomane.

Disant cela, il introduisait l'idée qu'un mauvais roman qui se réclamait du réalisme socialiste n'était pas pour autant un roman valable, et qu'il était possible d'apprendre et d'enrichir la littérature albanaise en partant d'une autre conception de l'écriture. Cette position a défini la politique qui a permis que tous tes romans soient publiés. Il est juste de le dire et de le souligner.

Cela fut la cause et l'objet de débats dont tu fus un acteur, certes essentiel, mais nullement l'une des figures principales et, en 1971, quand tu fus dans la mire des attaques, la défense vint, non pas d'un courant au sein des intellectuels, ni d'un mouvement parmi tes lecteurs, ni, trêve de galéjades, des enfants des membres du comité central, mais de personnes appartenant, pour employer la formule consacrée, "*aux plus hauts niveaux du parti et de l'État*".

Quant au débat, qui dura plusieurs mois, entre la parution initiale du *Grand Hiver* et sa version définitive, il touchait plus aux orientations futures de l'Albanie qu'à la forme et au fond de ton livre. Tu étais plus le prétexte, les critiques ne visant pas tant Ismaïl Kadaré que Ramiz Alia et derrière Ramiz Alia, Enver Hoxha, qui, par la position qu'ils avaient défendue concernant tes romans, pouvaient être accusés d'adopter une ligne intellectualiste et libérale.

Il faut en convenir, c'est opérer un raccourci saisissant avec une réalité à l'évidence plus complexe et des questions, ô combien, plus essentielles que de dire : "*Un jour Enver Hoxha a trouvé pas mal mon roman !*"

Il demeure que, de 1963 à 1990, si tes romans furent l'objet de nombreuses critiques, seul un poème ne fut pas publié. Tu le dis, il ne s'agit pas là de la situation d'un écrivain opprimé. Au contraire, tu étais un écrivain considéré, membre influent de l'Union des écrivains, député, et, sauf erreur, membre de la direction du Front démocratique, et tu disposais d'une grande liberté de mouvement. Tu appartenais, chacun choisira son terme, à l'establishment ou à la nomenklatura ; et bien que cela ne mette jamais personne à l'abri des changements qui surviennent au niveau de tout pouvoir et de leurs conséquences, ta position se trouvait encore renforcée du fait que tu étais connu et reconnu à l'étranger.

Un peuple sortant du Moyen-Âge

Ce statut particulier (unique même) te donnait droit de parole ; mais tu me permettras de me montrer réservé envers ceux qui t'imaginent comme un Vaclav Havel. Ce sont là des images, et l'Histoire ne relève jamais de la décalcomanie. Il reste que tu aurais pu, du fait de ton prestige et de tes fonctions officielles, publier un écrit exprimant tes points de vue.

Et c'est bien là où il y a question ; qu'as-tu dit, qu'as-tu écrit (hors l'influence que tu dis avoir eue sur des décisions concernant l'agriculture et la référence faite à une lettre à Ramiz Alia) dans le sens d'un processus de démocratisation _ dont tu te réclames _ pour que ta décision n'apparaisse pas plus opportune que fondée ? Tu peux rétorquer que tout ou partie de tes romans porte témoignage, tu reconnaîtras que cela relève plus de l'exégèse littéraire que d'une simple lecture.

Aussi, les raisons données à ta décision peuvent sembler essentiellement personnelles¹. Pour certains, tu peux y gagner en respectabilité, d'autres y verront une façon de se dédouaner, mais il demeure que toute ton œuvre a été conçue dans un lieu et dans un moment historique donnés, et tu me permettras de croire que rien ne justifie de nier ce par quoi et dans quoi on s'est fait et on a été fait.

Que tu te sois ou non jamais considéré comme un écrivain socialiste est de peu d'importance ; mais tu es un écrivain albanais. C'est la langue de ton écriture, mais c'est aussi parce que tu puises tes thèmes dans l'histoire de ce peuple, la langue de sa culture et de ses légendes, de sa vie et de ses traditions. Certes, tu les as fouillés ou interprétés, mais ils te furent enseignés dans une école albanaise où l'on s'est efforcé de donner des racines, une confiance, une identité, à un peuple sortant économiquement du Moyen Age et, de fait, pour la première fois depuis cinq siècles, indépendant.

Il est donc difficile de ne pas se poser avec force cette question : où est le plus important pour un Albanais né dans ce siècle ? Une considération internationale, voire un prix Nobel ? Ou que l'Albanie ne se rompe pas ?

Une réponse d'Ismail Kadaré, *Le Monde*, 4 janvier 1991

J'ai lu, dans votre journal du 19 décembre, la lettre qui m'était adressée par le Suédois Nils Andersson.

Je n'ai nullement l'intention de répondre à la lettre de quelqu'un que je connais à peine, bien qu'il me tutoie pour donner l'impression que nous avons été ou que nous sommes très proches.

Je n'ai rencontré cet homme que deux fois dans ma vie et je ne sais pas qui il est ni quelle profession il exerce. Je sais seulement que pendant des années il a été - et continue d'être - traducteur, éditeur et propagandiste des œuvres d'Enver Hodja en langues étrangères. Cela suffit pour comprendre son comportement et son attitude envers le processus démocratique et envers tous ceux qui se battent pour son accélération et son essor.

Pour ne pas m'éterniser, je voudrais seulement dire que, pour une poignée d' "*étrangers amis de l'Albanie*", la lutte pour la démocratie qui se déroule dans mon pays sonne le glas du deuil. En effet, dans une Albanie démocratique, ils perdront le monopole de l'amitié et tous les privilèges qu'ils ont acquis dans ce pays. Ici, il faut se rappeler que l'amitié de ces marxistes-léninistes s'est épanouie sur des décombres tragiques : l'hostilité et l'isolement de l'Albanie envers le monde civilisé. Maintenant que l'Albanie tente de se rapprocher du monde (où est sa place, comme il se doit), ils sombrent dans le désespoir. Mais, puisqu'ils nourrissent encore l'espoir que la dictature du prolétariat étrangle la démocratie naissante, ils offrent leurs services à la dictature.

Je souhaite que ces services soient les derniers.

¹ Ismail Kadaré, *Printemps albanais*, Fayard, 230 pages, 98 F.